

Michel Théron

Peur de son ombre...



La Lumière est en nous

Religion / Spiritualité

*« Le Royaume de Dieu est à l'intérieur de vous. »
(Luc, 17/21)*

*« Arrête-toi, où veux-tu encore aller ?
Le ciel est à l'intérieur de toi.
Si tu le cherches ailleurs,
jamais tu ne le trouveras. »
(Angelus Silesius,
Le pèlerin chérubinique - I, 82)*

*« Et tu seras pareil, Nathanaël, à qui suivrait
pour se guider une lumière que lui-même tiendrait
en sa main. »
(Gide, Les Nourritures terrestres - I, 1)*

Table

Avant-propos

Les peurs

Peur de son ombre

Peurs

Schizophrénies religieuses

La religion-lien

Acheter Dieu ?

La Foi aveugle ?

La Trinité barbare

Le Christ Pélican (ou : Je t'ai donné mon coeur...)

Limites de l'Incarnation

Porter sa croix ?

Sacrifice

Symbolisme (Jean 6/55-56)

La religion-relecture

Fictions évangéliques

Le Baptême des larmes

Le Christ compagnon

Le Royaume intérieur (Luc 17/21)

Revenir à soi

Saint Christophe, ou l'Enfant salvateur

Du même auteur

Avant-propos

Les textes qu'on va lire proviennent tous d'articles que j'ai publiés, de 2007 à 2017, dans la revue bimestrielle *Golias Magazine*. Mention est faite à la fin de leur date de parution. Comme ils sont très étalés dans le temps, j'espère qu'on m'excusera s'il peut demeurer d'un article à l'autre quelques petites répétitions.

Malgré leur variété, ils obéissent tous à une même démarche : refuser l'idée d'une Puissance extérieure et antérieure à nous, fruit d'une projection que nous faisons, et que nous imaginons pour justifier les craintes qu'elle nous inspire et les espoirs que nous avons de les voir finir. D'où le titre de ce livre : *Peur de son ombre...* En réalité cette puissance est en nous-mêmes, si nous savons bien l'y chercher. D'où le sous-titre : *La Lumière est en nous*.

Le chapitre initial, intitulé lui-même *Peur de son ombre*, a été écrit à la suite des attentats terroristes qui ont frappé la France en 2015. J'y ai exposé en quelque sorte, face à ces événements tragiques, mon credo personnel. Ce chapitre éclaire l'intention du livre entier.

De façon générale, tout le livre montre les dangers où à mon sens conduit l'idée d'une divinité transcendante, comprise dans la pratique comme une puissance mandante déléguant son pouvoir sur les âmes à ses mandataires, les Insti-*Avant-propos* tutions ecclésiales. Il jette un nouveau regard sur cette construction millénaire, et revisite les textes sur lesquels elle s'appuie, en apprenant à les lire autrement.

La première partie traite des peurs en général. Pour le classement des articles dans la deuxième et la troisième

partie, j'ai opposé la religion vue comme contrat et comme lien (*religio* < *religare*), et la religion vue comme une relecture, à la fois des textes et des profondeurs de soi-même (*religio* < *relegere*). On sait que les deux étymologies sont possibles de ce même mot latin *religio*. Ma préférence va évidemment à la seconde.

Cette opposition correspond à la différence entre la *religion*, au sens traditionnel du mot chez nous, et ce qu'on appelle la *spiritualité*. J'appelle de mes vœux la venue de cette dernière, surtout dans la période troublée que nous traversons, où se déchaîne une violence que l'on a commencé par projeter sur l'image de Dieu que l'on s'est créée, image assujettissante que l'on reproduit ensuite par mimétisme dans sa propre conduite, pour lui être soi-même conforme.

Je remercie enfin mon illustrateur Stéphane Pahon, qui a fourni les images terminant les chapitres *La Trinité barbare* et *Peur de son ombre...*, ainsi que celle de la couverture. On peut le joindre sur sa page Facebook : Pahon Création (C).

Décembre 2017

Les peurs

Peur de son ombre

Les tragiques événements qui viennent de se produire à Paris ont suscité bien des commentaires, en particulier celui invitant à ne pas faire d'amalgame, à bien distinguer islamisme (agressif) et islam (pacifique), pour éviter de stigmatiser une population elle-même victime des activités terroristes. Ce discours tolérant et victimisant, humaniste et plein de bons sentiments, a suscité une majorité d'assentiments.

Cependant je ne le partage pas. Pour plusieurs raisons, certaines de surface, une autre de fond.

D'abord je fais remarquer que beaucoup de textes du Coran, comme aussi de la Bible, sont d'une très grande violence. On y voue aux gémonies les « mécréants », et on appelle sur eux le châtiment divin. Bien sûr les exégètes d'esprit ouvert disent qu'il faut les contextualiser, et dire qu'explicables en leur temps, ils n'ont plus de pertinence aujourd'hui. Peut-être aussi serait-il bon de leur donner une signification symbolique, faire par exemple du combat (*djihad*) une lutte non contre un ennemi extérieur, mais une lutte intérieure ? Mais le problème est que ces exégètes humanistes ne sont pas majoritaires dans leur communauté, et que l'interprétation littérale est souvent la seule à y être reçue – et parfois, on le voit bien aujourd'hui, de façon catastrophique.

D'autre part le Texte sacré est présenté comme venant directement de Dieu : c'est le « livre de Dieu ». On ne peut rien en retrancher et rien y rajouter. Il faut le prendre tel quel, dans son hétérogénéité même. Qu'importe alors que des passages d'amour y voisinent avec des passages de

haine ! Il y aurait certes de quoi faire réfléchir sur la nature hétéroclite d'un tel Livre. Mais rares sont ceux qui se posent la question de son unité.

Je répète que le problème se pose exactement dans les mêmes termes pour la Bible, aussi bien la juive que la chrétienne. Il faudrait pourtant y voir, comme les chrétiens protestants libéraux, non pas le livre « de Dieu », mais le livre d'hommes parlant de Dieu. Alors on pourrait faire le tri, admettre ce qui convient à la conscience humaine, et rejeter le reste. Mais ces esprits, là encore, sont minoritaires.

J'en viens à la question de fond. Il me semble que tant que l'homme posera comme extérieure et antérieure à lui une Puissance transcendante, avec laquelle il passe contrat ou alliance, le récompensant s'il lui obéit, et le punissant dans le cas contraire, il restera dans une position de soumission infantilissante, grosse de toutes les catastrophes dont les événements actuels sont un tragique échantillon.

En effet, plus un être s'abaisse et se sent petit face à un Être qui le dépasse, plus il devient agressif et violent. On le voit bien dans la vie quotidienne. Ce sont les frustrés, les inhibés qui finissent par tourner vers l'extérieur la violence qu'ils ont commencé par s'imposer à eux-mêmes. Plus petit se sent le chien, plus fort il aboie. Qui a peur, fait peur. Qui se fait mal, fait du mal.

Or cette Puissance, c'est l'homme qui la fabrique pour justifier sa peur essentielle devant un monde qu'il croit ne pas pouvoir comprendre par ses propres forces, et pour justifier aussi, corrélée à cette peur, l'espérance de la voir disparaître. Comme les enfants et les primitifs, il projette à l'extérieur de lui-même en les objectivant des états psychologiques qui sont en lui, il se crée des fantômes justifiant ses peurs et la nécessité de les conjurer. Bref il redoute ces dieux, ou ce Dieu, sans se rendre compte qu'ils ne sont que l'alibi de sa propre faiblesse et le reflet des

désirs qu'il éprouve d'y voir porter remède, sans comprendre qu'en définitive ils ne viennent que de lui-même. Il a ***peur de son ombre...***

Ce processus est-il fatal ? Ne pourrait-on espérer d'en voir un jour la fin ? Le problème est que de génération en génération, par la force de l'éducation, du conditionnement contraignant et brutal dont l'enfance est victime, le schéma s'intègre dans l'âme et tisse l'essence même de l'être.

Notez aussi que la société s'accommode très bien du « regard de Dieu » posé sur ses membres, et que parfois elle l'exige : il garantit l'ordre social, en retenant d'agir ceux qui pourraient le mettre en péril - mais cela, seuls certains esprits cyniques le voient.

Cette intégration dans notre pensée d'une Transcendance extérieure est devenue si naturelle que ce que j'écris ici semblera bien sûr totalement inadmissible à certains. On ne peut toucher facilement à ce qui fait le fond de la personnalité une fois constituée sur ces bases. C'est toucher à « papa / maman », et beaucoup s'y refusent, car s'ils le faisaient, en eux, pensent-ils plus ou moins consciemment, tout s'écroulerait.

Je ne verrais d'ailleurs aucun inconvénient à les laisser dans une illusion qu'ils peuvent s'imaginer sous certains points consolante, si n'intervenait le lien que j'ai signalé à l'instant, entre sentiment de faiblesse personnelle et violence. Si je ne suis qu'un « avorton » comme dit saint Paul, et s'il y a au-dessus de moi un Dieu « tout-puissant », ou « plus grand que tout » (*Allah Akbar !*), à qui je dois me soumettre, je peux naturellement tourner en agressivité nihiliste ce sentiment de mon propre néant, surtout si je ne le vois pas partagé par d'autres, dont le bonheur et l'équilibre sont une insulte à ma propre frustration.

Il faudrait que l'homme ici fasse une révolution copernicienne, qu'il se rende compte que ce Dieu extérieur à double visage, menaçant et rémunérateur, vient en réalité

de lui-même, qu'il est créé par ses angoisses et ses attentes. Il lui faudrait comprendre qu'il cherche pour se guider une lumière qu'il a en réalité dans sa main.

Nous sommes tout au long de nos existences le lieu d'un combat qui se joue en nous, entre les forces de mort et les forces de vie. C'est en nous que nous devons regarder, scruter, examiner les forces en présence, tâcher d'optimiser leur évolution, et ne pas les imputer à Dieu ou à Diable ! Si ces entités ont encore du sens, il n'est que symbolique. Ce ne sont que les protagonistes d'un combat intérieur.

Cette intériorisation de Dieu ou du divin définit la spiritualité, en opposition avec la religion traditionnelle. Elle est le signe d'esprits mûris et lucides. Mais de tout temps les spirituels ont été mal vus par les religieux. Il est plus facile de fonctionner par routine et habitude, de sacraliser les textes religieux, d'obéir à ceux qui surfent sur les peurs distillées par ces textes (qu'ils en soient eux-mêmes les dupes ou bien les cyniques manipulateurs), plutôt que de réfléchir sur le vrai lieu de Dieu ou du divin : les tréfonds mêmes de notre être. C'est à nous-mêmes que nous avons affaire. Dieu ou divin ne sont nulle part ailleurs.

[Novembre-décembre 2015]





Illustrations : Stéphane Pahon (D.R.)

Peurs

Voici une anecdote qui m'est arrivée tout récemment. Je me suis rendu sur l'invitation d'un voisin de quartier, catholique avec lequel j'ai de fréquentes discussions, à une conférence-débat sur la laïcité proposée près de chez moi, à la salle municipale de *, notre petite ville languedocienne, par un jeune prêtre nouvellement nommé ici, d'après ce que j'ai entendu dire. J'y ai vu pérorer depuis l'estrade un homme fort de ses certitudes et de son col romain, et j'ai entendu un tissu de contrevérités et d'inepties, du genre : la laïcité actuelle implique l'athéisme, et empêche les croyants de manifester publiquement leur foi, de peur de passer aux yeux des laïcs pour des « crétins superstitieux ». Il y aurait quatre-vingt pour cents de croyants en France, et ils seraient obligés de raser les murs, opprimés par une laïcité agressive, visage caché de la mécréance, etc. La déchristianisation générale elle-même, que je pense comme bien d'autres être une évidente caractéristique de nos sociétés, a été allègrement passée sous silence. Bref, un tas de sottises, à mon avis très dangereuses, puisque marquant un propos délibéré de récupérer, sur les âmes et les esprits (et pourquoi pas sur les personnes mêmes) un pouvoir dont la nostalgie était évidente. Mais le comble a été l'intervention d'un assistant, qui s'adressant à l'orateur avec beaucoup de révérence a dit qu'il fallait bien contester la laïcité parce que les protestants, minoritaires en France, s'en servaient pour s'en protéger, comme d'un bouclier. Visiblement il était nostalgique d'une nouvelle Saint-Barthélemy ! Alors je suis intervenu, ai dit que ce propos était ignoble, que tout en étant moi-même de formation

catholique je me devais de défendre mes amis protestants, et que je n'avais plus rien à faire dans l'assemblée où je me trouvais. Je me suis levé pour partir, et j'allais effectivement le faire quand une rumeur autour de moi, non pas de désapprobation, mais de curiosité bienveillante, m'en a empêché. Je me suis alors rassis, en disant que je restais uniquement par amitié pour le Père *, curé plus ancien en ce lieu, qui se trouvait près de moi. Il me semble que cette réaction lui a fait plaisir.

Dix minutes plus tard, la séance était levée. J'ai fendu les rangs, et ai senti autour de moi non pas de l'hostilité, mais cette même curiosité avenante dont je vous ai parlé. J'ai regagné ma maison en compagnie d'une assistante à la conférence, qui m'a félicité d'être intervenu, et qui a paru soulagée que je l'aie fait. Elle m'a dit que les prêches de ce jeune curé lui laissaient une fâcheuse impression de manipulation, et même, selon ses propres termes, de manipulation politique.

C'est une dame d'un certain âge. Mais quid des jeunes ? J'ai eu l'impression d'une assemblée corsetée par les peurs, et qui n'osait rien dire. Mon voisin lui-même, qui m'a téléphoné le lendemain, m'a dit avoir été « sonné ». Mais personne n'a élevé la voix, sinon moi qui ai explosé. C'est une expérience assez terrifiante. Bien évidemment l'oecuménisme en a pris un coup. Mais surtout pourquoi personne n'est-il intervenu ? Question bien préoccupante...

Y repensant maintenant, je me félicite d'être intervenu moi-même. Il ne faut pas sans doute trop jeter la pierre aux gens silencieux, qu'une réunion publique peut effrayer, et qui n'ont peut-être pas la facilité de prendre la parole comme j'ai l'habitude de le faire, ne serait-ce que professionnellement.

Cependant je pense ici à *Knock*, de Jules Romains, où un médecin assoit tout son pouvoir sur une communauté entière à partir des peurs qu'il parvient à lui inspirer. C'est